

La Flèche

26-9-36

Une nouvelle trahison des clercs

Le meurtre de Kirov, assassiné en U. R. S. S., a donné au gouvernement de Staline l'occasion de fusiller 14 communistes, d'en exécuter 226 autres, sans compter les déportations. Puis les véritables responsables (ou soi-disant) furent découverts deux ans après et ce furent 16 nouvelles condamnations. On est donc en droit de se demander: qui, des premières victimes ou des secondes, sont les véritables coupables, et dans ce cas comment il se fait qu'on ait fusillé des gens dont la culpabilité ne fut pas absolument prouvée.

Il semble que l'U. R. S. S. soit le champ d'une lutte sans merci que se livrent entre eux les vieux compagnons de Lénine et de Trotsky et la nouvelle bureaucratie stalinienne. Celle-ci sut éliminer de la « République des travailleurs » tous ceux qui ne voulurent pas devenir les chantres officiels du stalinisme. Tassov-Rodionov, Victor Serge, d'autres encore furent accusés de contre-révolutionnarisme et furent rayés des cadres culturels de la « Russie socialiste », car maintenant dans ce sixième du globe, où se construit le socialisme, c'est-à-dire un régime qui tend à la libération totale de l'individu, il ne peut y avoir qu'une seule pensée, une pensée officielle, la pensée du Maître Aimé et Vénéré, le Grand et Génial Staline. La mort ou la déportation sont pour les autres. Ou la soumission pour les moins courageux; il est vrai que cette dernière n'empêche rien, témoin Zinoviev.

La même politique fut ordonnée et suivie dans les autres pays par les sections nationales du parti communiste. Se souvient-on des incidents du dernier Congrès de la Culture et de l'attitude particulièrement courageuse de Magdeleine Paz ?

L'écrivain qui n'accepte pas la toute-puissance stalinienne est considéré comme un ennemi de l'U. R. S. S. Et puis, les droits d'auteur sont assez importants pour ceux qui sont édités en Russie ! Et c'est ainsi que se confondit le communisme dans la personne du secrétaire du parti communiste soviétique.

C'est peut-être pour cela qu'aucune voix ne s'est élevée parmi les écrivains renommés de « gauche » pour protester contre la mise sous le boisseau de toute pensée libre dans le « pays des travailleurs ». Ou, plus exactement, rares sont ceux qui, s'étant indignés contre les attentats à la culture en Allemagne nazie, s'élevèrent contre les atteintes à la liberté en Russie stalinienne. Peut-être est-ce la protestation générale de tout ce que la culture et la pensée comptent de renommées qui fit reculer Hitler désirant supprimer Thaelmann. Qui y eut-il pour protester contre les exécutions sommaires de 1934, lors du meurtre de Kirov, ou maintenant contre la condamnation, en quatre jours de procès, de 16 inculpés ?

On n'ose plus maintenant se déclarer communiste de crainte de passer pour un staliniste. La pensée a été vidée de son contenu. Le mot est resté, l'essence est disparue.

C'est la raison pour laquelle on s'étonne à juste titre de l'adhésion retentissante d'André Gide au communisme. L'auteur de « Billet à Angèle » adhérerait-il à la philosophie communiste, c'est-à-dire au socialisme, ou bien applaudissait-il à l'œuvre du parti communiste représenté par Staline en U. R. S. S. ? Là était la question ? Claude Naville, dans son récent livre : « André Gide et le Communisme », à la Librairie du Travail, vient d'y répondre.

André Gide, de religion protestante a exprimé dans son œuvre un sentiment constant d'individualisme. C'est sans conteste Nietzsche qui a influencé fortement Gide. La philosophie nietzschéenne propose, on le sait, le développement d'un petit nombre d'individualités : des « surhommes » auxquels est imposée une discipline ; ce qui suppose l'asservissement de la masse. Qu'on reprenne l'« Immoraliste » (1903) on y verra comment Michel vit et agit « par delà le Bien et le Mal ». Je cite ici Naville qui dit : l'individualisme de Gide est d'inspiration protestante. C'est évidemment en pensant à lui-même qu'il écrit : « Seuls peuvent comprendre Nietzsche les cerveaux préparés depuis longtemps à lui par une sorte de protestantisme ou de jansénisme natif, les cerveaux qui n'ont rien tant en horreur que le scepticisme ou chez qui le scepticisme — nouvelle forme de croyance — garde toute la chaleur d'une foi. »

Dans toute l'œuvre de Gide, on s'aperçoit qu'il n'a jamais choisi. Il dit : Je n'ai jamais eu rien renoncer, et, protégeant en moi le meilleur et le pire, c'est en écartelé que j'ai vécu... Cet état de dialogue qui, pour tant d'autres est à peu près intolérable, devenait pour moi nécessaire... »

Ainsi on voit que Gide ne désire nullement choisir et même que cela lui fait horreur. « La nécessité de l'opinion me fut toujours intolérable ; choisir m'apparaissait non tant être que repousser ce que je n'élisais point. »

Et c'est peut-être pour ça que dans son discours au Congrès international des écrivains il réclama le droit de ne pas suivre « l'enseignement officiel », de ne pas se soumettre aveuglément à l'opinion admise.

Nous pouvons regretter, certes, que Gide n'ait pas adhéré plus tôt à une opinion quelconque. Serait-ce pour cela qu'il a cru devoir écrire complaisamment ses relations avec un de ceux à qui il avait donné une grande partie de son amitié. Il s'agit de P. D. Dupouey, officier dont l'esprit de carte révèle une âme sèche, cruelle, dépourvue de tout sentiment humain. A ce sujet il faut lire le cahier 6 de juin 1936 des « Humbles ». On y trouvera des élucubrations de ce Dupouey qui coulent le cœur. On y trouvera aussi, hélas ! un André Gide, dont on ne sait pas s'il est plus inconscient que détestable.

Quoi qu'il en soit, partagé toujours entre un christianisme protestant et un désir d'humanisme, Gide adhère au communisme en ces termes :

« Communiste de cœur aussi bien que d'esprit, je l'ai toujours été, même en étant chrétien. » Il y a là, sans aucun doute, une dualité dans

la pensée de l'auteur du « Voyage au Congo ». Il a bien dénoncé les excès du colonialisme, il n'a jamais attaqué le colonialisme lui-même. Il demande le droit de penser librement, et il apporte son accord au stalinisme. Il ne se déclare communiste que lorsqu'il n'y a plus de danger d'être partisan de la révolution d'octobre, puisqu'il n'en reste plus grand'chose. Il se rapproche du communisme lorsque celui-ci s'éloigne du socialisme. Enfin, il choisit le communisme lorsque celui-ci ressemble le plus à la bourgeoisie d'il y a quelques lustres.

En effet, dans notre république actuelle règne encore un semblant de démocratie qui permet l'opposition. En U. R. S. S. comme sous l'Empire, une seule pensée existe ou plutôt a le droit de s'exprimer, c'est la pensée officielle des dirigeants.

Il y a donc dans cette attitude une confusion qu'il faut dénoncer. C'est celle qui, ainsi que je l'ai dit au début de cet article consiste à identifier une philosophie (le socialisme) dans un gouvernement ou dans un homme (Staline). Il faut se débarrasser de cette obligation et avoir le courage de dire à ceux qui n'osent pas critiquer l'homme au nom de la philosophie qu'ils sont des lâches ou des dupes.

Rien ne peut nuire plus à l'idéal que nous poursuivons, que de se taire devant les erreurs ou les abus d'un régime, même et surtout si ce régime prétend aller au but qui nous est cher.

C'est pour cette raison que nous nous élevons devant ce que nous appelons une « nouvelle trahison des clercs ». Que des écrivains qui s'affichent comme révolutionnaires ou seulement comme anticonformistes se taisent lorsque des vies humaines sont en danger, mieux, lorsque la pensée libre est elle-même en passe de tomber du conformisme bourgeois au conformisme révolutionnaire, voilà qui mérite que nous jetions le cri d'alarme. Le livre de Claude Naville et le cahier de Maurice Wuilens ont bien fait de démontrer la personnalité d'un homme dont le nom est tout de même lié à la littérature du siècle.

Puissent tous ceux qui, en France, ont le cachet officiel de la maison de la Culture, comprendre que la dictature, fût-elle du prolétariat, ne peut donner une littérature ou un art libre. Une plume, fût-elle vendue d'un côté ou d'un autre, n'en est pas moins asservie. On n'atteint pas à la postérité en revêtant le tablier domestique.

B. ADY BRILL.